

Valérie Bernier, Nelly Duvicq et Maude Landreville [dir.], *Une exploration des représentations du Nord dans quelques œuvres littéraires québécoises*, Montréal, Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord, coll. « Isberg », 2012, p. 39-57.

Révélation et empreintes du divin. Jean Désy, Pierre Perrault, Jean Morisset, écrivains contemplateurs du Nord

Nelly Duvicq

À cause de sa troublante nature¹, le Nord reste souvent une énigme pour celui qui veut le représenter, et pourtant il fait partie de ces espaces qui exercent une fascination sur l'homme. Par sa rencontre avec une Nature hors du commun, il arrive que l'homme savoure les ravissements esthétiques qui lui ouvriront les portes du divin.

Tout discours sur l'espace suppose une interaction entre le sujet et le lieu. Cette relation véhicule des émotions qui entraînent elles-mêmes des images. Si nous partons de la définition énoncée par Baldine Saint Girons :

¹ La nature du Nord correspond à l'ensemble de ses propriétés fondamentales : sa géographie, son climat, son environnement, sa faune et sa flore.

Le paysage est d'abord une entité vivante qui se développe en nous et hors de nous, que nous percevons et qui nous émeut [...]. Si *de facto* toutes sortes de modèles perceptifs, émotionnels et langagiers tissent notre relation à lui, reste un sentiment extraordinaire de présence à soutenir².

L'idée du *paysage* se construit de manière intime, il est d'abord expérimenté comme espace, puis il est pensé et devient *paysage*. C'est donc le discours qui lui donne une forme et lui permet d'accéder au titre d'entité. Dans notre corpus, la représentation du Grand Nord fait suite à une contemplation avérée de ce lieu puisque nos trois auteurs — Jean Désy, Pierre Perrault, Jean Morisset — y ont séjourné. L'intérêt de notre étude se trouve dans leur relation à cette découverte. Nous analyserons de quelle façon ils ont appréhendé cette nature radicalement différente. Jean Désy s'est souvent rendu au Nunavik, séduit par les forces attractives de ces contrées lointaines. Dans *Kavisilaq. Impressions nordiques*³, l'auteur retranscrit ses impressions à la suite d'un périple de plusieurs milliers de kilomètres dans l'Arctique québécois. Pierre Perrault, lui, a embarqué en 1991 sur un brise-glaces qui l'a mené de Québec jusqu'à Nanisivik, au Nunavut, dans l'espoir de répondre à ses interrogations artistiques et identitaires. Dans *Le*

² Baldine Saint Girons, « Lieux et paysage, un engendrement réciproque », Françoise Chenet, Michel Collot et Baldine Saint Girons [dir.], *Le paysage, état des lieux*, Bruxelles, Ousia, 2001, p. 457.

³ Jean Désy, *Kavisilaq. Impressions nordiques*, Québec, Le Loup de gouttière, 1992, 66 p. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *K*.

*mal du Nord*⁴, il fait le récit de cette traversée physique et spirituelle. Jean Morisset a parcouru de nombreux territoires arctiques lorsqu'il était matelot sur un brise-glaces, et sa fascination pour le Grand Nord l'a poursuivi bien après ces voyages, pour émerger à travers les mots dans *Chants polaires*⁵. Nous allons examiner dans quelle mesure leur discours sur le Nord est traversé par le divin, et quel est le processus de cette apparition du sacré, un sacré païen. Pour les besoins de notre étude, nous définirons celui-ci comme une pratique qui mêle deux sentiments, deux postures intellectuelles : l'amour et la crainte, et comme une expérience du surhumain ou du surréel.

Certaines directions, certains espaces ont toujours été considérés comme plus sacrés que d'autres. Prenons pour exemple le désert : les voyages initiatiques, entrevues avec le divin ou rencontres d'ordre monothéiste et païen n'y sont pas rares. Dans de nombreuses traditions⁶, le Nord est considéré comme la maison des dieux, et devient dès lors la direction où l'idée du sacré est la plus accomplie. Le Nord est un désert, il possède les mêmes fonctions pour l'imaginaire que son homologue aride.

Au Nord, nos trois auteurs expérimentent un sentiment de l'espace, une intimité avec la Nature, un attrait pour l'errance et la découverte. Ainsi, parce qu'il devient plus étranger à mesure qu'on

⁴ Pierre Perrault, *Le mal du Nord*, Québec, Vents d'Ouest, coll. « Passages », 1999, 380 p. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention MN.

⁵ Jean Morisset, *Chants polaires*, Montréal, Leméac et Arles, Actes Sud, 2002. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention CP.

⁶ La demeure des brahmanes se trouve au Nord, le Roi en Chine vit au Pôle Nord, ou encore le peuple aztèque est né dans la toundra arctique.

s'en approche, reculant à mesure qu'on s'y avance, le Nord se transforme en un espace mélancolique de l'origine perdue. Comme lieu d'écriture, il est le lieu d'expression de l'indifférenciation. En effet, en raison de l'étendue du territoire et de la disparité des espaces habités, les notions de frontière, de limite, de distance ont pris dans la littérature québécoise une résonance toute particulière. Nous verrons que la représentation du Nord comme paysage est un problème général à l'écriture : « Physiquement, le paysage surprend toujours par sa capacité à transcender tout ce à quoi nous voulons le réduire⁷. »

À cause de sa troublante nature, le Nord reste souvent une énigme pour celui qui veut le représenter, et pourtant il fait partie de ces espaces qui exercent une fascination sur l'homme.

Les distances disparaissent, la réalité géographique avec elles, et le Nord devient un espace mythique. Riche de représentations, il appartient à la fois au réel et à l'image. Ce qui intéresse notre propos ici est de saisir de quelle façon des auteurs qui ont expérimenté les réalités nordiques font de l'Arctique un lieu hors du réel, fascinant et envoutant dans leurs écrits. Ce lieu difficilement habitable va finir par habiter l'homme. Notre étude se penchera sur deux traversées poétiques du Grand Nord, celles

⁷ Barry Lopez, *Rêves arctiques. Imagination et désir dans un paysage nordique*, Paris, Albin Michel, 1987, p. XXII.

de Jean Désy et de Jean Morisset. Nous accorderons une attention toute particulière au troisième ouvrage, *Le mal du Nord* de Pierre Perrault, ce récit de voyage qui oscille entre la chronique et le carnet de route. Nous essaierons de voir comment surgit le sacré dans cette dernière forme de discours *a priori* moins destinée à l'apparition du divin que le genre poétique qui porte déjà en lui une charge divine et ancestrale⁸.

Une traversée des frontières

De l'altérité radicale propre au Nord procède une tentative de fixer par le discours ce territoire. Cette altérité absolue pousse aussi l'écrivain à se poser la grande question cosmogonique. Rachel Bouvet parle de « l'altérité des frontières », illimitée selon elle, et qui « se constitue dans le mouvement qui entraîne l'être à la découverte de ce qui est autour, ailleurs, au loin, au-delà du quotidien, du familier⁹ ». Plus qu'une relation de miroir et de projection de soi sur l'autre, « l'altérité des frontières » est davantage un effort qui tend vers un *au-delà* des limites humaines.

Confronté à une nature foncièrement différente de la sienne, le visiteur du Nord éprouve le besoin irrésistible de le fixer par la pensée, par les mots ou encore par d'autres signes comme la peinture ou le dessin. Cette construction résulte de la découverte du *tout autre*, du radicalement différent qui place le visiteur dans une inconfortable position d'instabilité :

⁸ À l'origine, le terme poésie est issu du grec « *poieîn* » signifiant créer.

⁹ Rachel Bouvet, *Pages de sables. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ éditeur, 2006, p. 13.

L'altérité des frontières implique un mouvement à la fois physique et mental vers la périphérie, vers une zone d'insécurité où les codes habituels ne sont plus d'aucun secours, où le sujet reste seul face à ses propres interrogations, libéré de certaines contraintes collectives, soit, mais aussi en proie à l'inconnu¹⁰.

Reste qu'une telle entreprise demeure utopique, et, chez nos trois auteurs, l'expérience du Nord est unique dans ses variations et probablement indescriptible dans sa totalité. L'Arctique est un lieu appartenant à l'inconnu, difficilement localisable dans le monde sensible des humains : « Le Nord était au-delà », écrit Pierre Perrault (*MN*, p. 29). C'est également un espace placé sous le signe du mystère, avec ses secrets et ses énigmes. Ces traits de caractère attirent irrémédiablement l'homme et l'inquiètent tout autant, illustration parfaite du mouvement paradoxal du sacré, qui oscille entre désir et crainte. Pour signifier ce double mouvement, Pierre Perrault écrit : « Mais le nord [*sic*] était à nos portes, comme une pensée, un mystère, une tentation permanente, une sorte *de plus outre* (Jacques Cartier). » (*MN*, p. 29. L'auteur souligne)

« Mystérieux » et « envoûtant » sont des adjectifs fréquemment employés pour qualifier le Grand Nord. Sa nature tout à fait exceptionnelle devient pour le voyageur écrivain l'incarnation de l'altérité, de ce sur quoi les mots se posent, mais ne se fixent pas. Pierre Perrault parle même d'un « pays invraisemblable » (*MN*, p. 34). En effet, un espace immense tel que l'Arctique présente un obstacle pour la pensée et pour le discours. Comme ses contours

¹⁰ *Ibid*, p. 15.

ne sont pas repérables, il semble que le désert polaire échappe à une description complète de sa nature¹¹. La résistance de cet espace à être appréhendé constitue l'un de ses attributs sacrés.

Dans sa phénoménologie, Mircea Eliade explique que ce qui appartient à la sphère du sacré correspond au *tout autre*, au *radicalement et totalement différent*¹². Au Nord, l'hiérophanie¹³ naît d'une rencontre paradoxale entre le réel et l'irréel. Cette manifestation du sacré participe à la sacralisation du monde : la Nature est divine parce qu'elle appartient à un monde qui se situe hors de la sphère humaine, mais qui possède en même temps une réalité dans celle-ci. Pierre Perrault s'interroge : « Le nord [*sic*] est-il l'extrême limite du possible? » (*MN*, p. 82) Non seulement la configuration spatiale de l'Arctique brouille ou efface les frontières physiques, mais elle désorganise aussi la pensée. Les confusions se multiplient, la forme naturelle et le climat du Nord poussent l'homme à des états eux-mêmes contradictoires : « Brume. Nous sommes encore une fois nulle part dans l'espace », écrit Perrault (*MN*, p. 301). Or, on ne peut pas être à la fois nulle part et dans l'espace, les sens sont emmêlés, les mots n'ont plus le pouvoir de rationaliser, est-ce la panique ou la manifestation divine de la nature nordique? Cette nature mène nos trois auteurs à s'interroger sur le monde, une interrogation sans fin semble-t-il, et qui s'apparente à une recherche de l'absolu.

« Toi qui ne cherches/que le plaisir absolu/d'une interrogation sans fin/dans le flux de la nuit », écrit Jean Morisset (*CP*, p. 40).

¹¹ À ce propos, voir Rachel Bouvet, *op. cit.*, p. 204.

¹² Lire Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1965, 186 p.

¹³ Une hiérophanie correspond ici à une manifestation du sacré.

L'absolu est ce qui ne comporte aucune limite, aucune restriction ni réserve et existe indépendamment de tout rapport à autre chose. L'illimité, quant à lui, est une figure mentale du Nord, mentale parce qu'il existe une limite géographique qui n'est pas évidente pour l'esprit. L'absolu est une caractéristique nordique et divine. Jean Morisset pose là l'interrogation primordiale, de laquelle d'autres résultent, non moins importantes, comme la question du langage. En effet, quel langage appliquer au Nord, comment le décrire, comment l'exprimer lorsque le *logos* semble avoir atteint ses limites?

Ainsi, le poète se demande « [c]omment exprimer/le chatolement du silence/avec le seul bourgeon des mots » ou « [c]omment transmettre la caresse de la brume/avec la seule invocation de l'aube » (*CP*, p. 49). Comment puis-je rendre compte du spectacle qui m'est offert, le grand spectacle de la Nature? Cette interrogation renvoie le poète à son origine, la question de la Nature correspond à celle posée depuis toujours et par les premiers contemplateurs de la Nature, celle-là même qui convoque le divin.

La difficulté de la pratique discursive du Nord est pour une part résolue par la personnification, moyen utilisé par l'écrivain pour fixer momentanément la nature des territoires polaires. Comme l'ont fait les Anciens à des époques lointaines, lorsqu'ils ont personnifié la Terre, la Mer, ou encore la Nuit ou la Lune, Jean Désy va parler de la « [d]ouceur des constellations » et des « [d]raps de lune embaumés » (*K*, p. 23). La personnification permet depuis toujours de contourner l'incontournable. L'homme

utilise des signes qui lui appartiennent (apparence, forme et traits de caractère humains) pour décrire ce qui ne lui appartient pas, ce qui est en dehors de lui et qui lui échappe.

Jean Désy recourt à la personnification lorsqu'il décrit Kuujjuaq, village du Nunavik dans le Québec arctique :

Mais te voilà, mon oasis — Kuujjuaq. J'imagine ton ventre, tes seins, tes courbes-chaudes. Ta bouche-plaquebière embrassant la toundra. Tes doigts bourgeonnés captant la lumière. Et la moiteur de tes cuisses contre le grand frisson. Palpitante entre mes tempes, tu me permets de ne plus entendre les hurlements de mon âme (*K*, p. 51).

L'assimilation de la ville à la femme permet à l'auteur de représenter une Nature puissante et omniprésente, salvatrice, celle d'une déesse, en somme.

Pierre Perrault, lui, considère le Nord comme une personne à part entière, mais qui demeure inconnue : « Enfin le troisième inconnu, l'insondable celui-là, celui qui envoûte à ce qu'on dit : le Nord en personne. » (*MN*, p. 81) L'environnement est ainsi localisé au sein d'un espace imaginaire, il est caractérisé alors que jusque-là il ne l'était pas. Il ne renvoie pas à une expérience concrète, mais il est appréhendé symboliquement. Avec la personnification, il est possible de rendre l'idée du Nord plus sensible, plus proche, plus saisissable.

Le vertige que provoque le désert arctique ne doit rien à l'altitude, mais au tourbillon de la terre et du ciel. Ce néant évoque à l'homme des images venues d'ailleurs et l'atmosphère se remplit alors du sacré.

Primordialité et éternité

Le Nord se présente chez nos trois auteurs comme le lieu de deux expériences : celle de l'éternité et celle du retour aux origines du Cosmos.

Au désir de se situer dans un espace sacré abolissant les limites géographiques correspond chez l'homme le désir d'expérimenter l'éternité. Cet exil dans le temps est rendu possible par l'immensité du désert polaire. Les croyances égyptiennes les plus anciennes voyaient dans l'étoile polaire la cachette secrète de la lumière. Cette étoile et les autres étoiles circumpolaires étaient appelées « les infatigables ». Jean Désy parle de « constellations filées d'ancestral » (K, p. 41). Le Nord fait appel au mythe de la *terra incognita*, et pour reprendre les termes de Samivel, sa nature même renvoie à la *pulchritudo incognita*¹⁴, la beauté inconnue, celle que l'on ne peut appréhender qu'en recourant au mythe. Les déserts arctiques ou arides renvoient l'homme à cette beauté des premières lueurs de l'univers, une beauté éternelle.

Michel Onfray dans son essai *Esthétique du Pôle Nord*¹⁵, met en évidence deux spécificités essentielles du Nord : la primordialité et

¹⁴ Voir l'ouvrage de Samivel, *L'œil émerveillé ou La nature comme spectacle*, Paris, Albin Michel, 1976, p. 37.

¹⁵ Michel Onfray, *Esthétique du Pôle Nord*, Paris, Grasset, 2002, 186 p. p

l'éternité. La première vient très probablement de son aspect virginal, la seconde, de son immensité. Un espace vierge et illimité qui fait écho aux origines du monde et à un temps infini qui transcende toute fixation dans la durée. Ces deux idées traversent les trois œuvres de notre corpus et la neige participe directement de cette conception, comme l'explique Jean Malaurie :

Sans doute en raison de la neige qui le recouvre, le Nord est un espace virginal, un monde primordial. Du point de vue de l'Occident, c'est un lieu qui rapproche du ciel, un espace de régénérescence et de paix. C'est la raison pour laquelle on ne va pas vers le Nord : on monte vers lui. En revenant, chacun se sent marqué, un peu comme nimbé d'une sorte d'auréole à l'image de quelque saint du portail de Chartres. La Terre elle-même, tout autour du cercle polaire, semble aussi surmontée d'une auréole sacrée¹⁶.

La neige présente en effet plusieurs caractéristiques du temps et de la durée. Les « [n]eiges mouillées, neiges éternelles » (*K*, p. 44) de Jean Désy mettent au défi les rayons du soleil et les pluies successives. À l'état de glace, la neige permet de remonter dans le temps : les différentes strates des glaciers rendent compte du passé et permettent de naviguer à travers les siècles. Par ailleurs, la neige est très souvent décrite au moyen d'adjectifs appartenant au sacré, elle est tour à tour vierge, immaculée, pure, éblouissante,

¹⁶ Jean Malaurie, « Espace du mythe, terre sacrée », *Chemins d'étoiles*, n° 10, « Imaginaires du Grand Nord », février 2003, p. 23.

étincelante, lumineuse, salvatrice. Les lieux enneigés sont caractérisés par le silence et appellent à la contemplation. Comme toute entité féminine divinisée, la neige possède son versant redoutable. Ainsi, en effaçant les pistes et les traces, elle recouvre, enveloppe, et crée le vertige entraîné par la confusion du ciel et de la terre. Le promeneur est emporté dans un tourbillon cosmique où la neige est souveraine, comme le font remarquer Pierre Perrault (« la neige régnait » [MN, p. 29]), ou encore Jean Désy lorsqu'il évoque la douloureuse expérience de « l'infini du blanc qui crève les yeux » (K, p. 44).

Le silence du désert aride ou du désert arctique est un élément constitutif de l'imaginaire qu'il suscite et participe à la manifestation du sacré. La neige est intimement liée à cette *mise en sourdine*, plus encore que le sable probablement, elle impose un spectacle muet. Pierre Perrault décrit cette expérience positivement :

C'est alors que le silence n'est pas une privation et j'ai l'impression d'être au commencement du monde. Préhistorique. Archaique. Libre enfin, ayant tout à recommencer. Est-ce pure illusion? Car je suis pieds et poings liés par les images en rafales qui m'entourent (MN, p. 293).

La neige donne une saveur particulière à l'espace et le transfigure au-delà du réel. L'écrivain se retrouve plongé dans un espace-temps qui le ramène aux premiers murmures du monde. Toutefois, ce voyage dans le temps primordial et silencieux est

parfois vécu comme un traumatisme. Jean Morisset parle alors de la « violence du silence absolu de la douceur première » (*CP*, p. 13).

Dès lors, nous ne sommes plus dans le temps historique, mais dans le temps primordial, au moment où le phénomène cosmique est survenu pour la première fois. Ce glissement d'un temps sacré à un temps profane correspond à une initiation, où le *héros* est séparé ou se sépare volontairement du monde profane pour entreprendre un voyage symbolique qui le transporte dans un espace au-delà, voire en deçà, qu'importe, puisqu'il est *autre*. Cet espace est généralement le symbole de l'espace primordial, ventre de la mère ou du monstre, grotte ou fond des mers. Ici, c'est la terre infinie du Nord. Cette expérience du primordial correspond à un mouvement que l'on nomme *regressus ad uterum*, le retour à un espace indifférencié, celui du liquide amniotique. Ce retour est exprimé par Jean Morisset de la manière suivante :

Et voilà que l'inconscient
se retire à son tour
pour laisser aux mânes du néant
le temps de reprendre souffle
contre les tympanes
du grand désir arctique
dans la pulsion glacielle
de l'utérus cosmique.

Désertique et stérile, la terre arctique permet ce retour aux origines, et montre par là même son pouvoir évocateur pour

l'imaginaire. La réalité physique du Nord est en décalage avec sa réalité allégorique, l'absence de production effective provoque une surproduction dans les images. Les territoires polaires constituent alors un cosmos, ordonné et harmonieux, où le panthéisme bénéficie d'une place réservée et engage une profusion de signes. Ainsi, Michel Onfray explique :

Les Inuits et les baleines, les phoques, les morses, les ours, les plongeurs, les pétrels, procèdent d'un même monde, d'une même humanité, d'un même cosmos, semblable univers pour de dissemblables modifications de matière. Éternel et immortel panthéisme¹⁷...

Au Nord, le sentiment d'éternité résulte en partie de l'effet produit par l'infini spatial. Jean Désy décrit les paysages polaires comme « des plateaux si vastes, que l'infini s'y perd » (*K*, p. 38). Ce principe d'infini est une idée gênante pour l'esprit humain, car il n'est pas mesurable, il est immatériel et toujours fuyant. Et les mêmes raisons qui font de l'infini un concept insaisissable font de lui une source inépuisable pour l'imaginaire. La Nature jouit de cette expérience de l'éternité; le poète, lui, en rêve et se pose en contemplateur envieux. Ainsi, Jean Désy écrit : « Sous le halo lunaire dansent des chiens blancs. Comme des astres, comme des enfants, bien au-delà des froidures, les pieds dans le bleu-crème, ils se parlent d'éternité. » (*K*, p. 28)

¹⁷ Michel Onfray, *op. cit.*, p. 22.

Le discours sacré permet à l'homme de satisfaire son besoin de disposer d'un scénario imagé qui illustre sa rencontre avec l'absolument différent. Le mythe, ayant les mêmes fonctions, va être utilisé par nos trois auteurs pour pallier les failles rencontrées par les mots.

L'appel du mythe

De même que l'on parle de l'appel du Nord ou de l'appel de la forêt, nous convoquerons ici l'appel du mythe comme remède à l'indicible. Cette rupture dans la description nous ramène aux origines de la question de la représentation. Aristote a expliqué que l'homme possède naturellement la faculté de rendre présent, à l'esprit de quelqu'un, quelque chose qui est absent. Cette faculté est inhérente à l'homme et le différencie des animaux¹⁸. La perte de cette faculté serait vécue comme un drame du sens; or le Nord peut provoquer une rupture dans la perception, et par là même entraîner l'absence de mots pour décrire ce qui résiste précisément à être représenté.

Dans son observation du Nord, Pierre Perrault fait l'expérience d'une impasse et se retrouve « dans un temps et un espace difficiles à définir » (*MN*, p. 188). Cette difficulté à définir le Nord est fréquemment soulevée par nos trois auteurs et la narration semble alors trouver son encre dans le pot du divin.

¹⁸ Sur ce sujet, lire Erich Auerbach, *Mimesis, la représentation dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1973, 559 p.

Pierre Perrault écrit : « Le nord [*sic*] m'inspire une épopée. » (*MN*, p. 19) Le Nord aurait pu lui inspirer une poésie, un récit, mais c'est une épopée, avec toute la charge mythique dont ce terme dispose. C'est aussi la forme la plus ancienne des récits de voyage. L'épopée permet de rappeler en chantant un monde exceptionnel, un exploit, un héros, un univers surnaturel ou l'avènement d'une civilisation. Cette allusion à l'épopée correspond probablement aussi à un désir de célébrer la culture québécoise à travers une épopée dont elle accuse l'absence et qui, pourquoi pas, chanterait un épisode d'exil initiatique dans le Grand Nord. En l'occurrence, quoi de plus sacré comme texte qu'une épopée? L'invocation à la légende, au mythe et aux textes sacrés d'une manière générale est fréquente dans les trois discours qui nous occupent. Ce genre de textes constituerait sinon la forme la plus appropriée, une forme efficace pour représenter les terres du Nord. Pierre Perrault s'interroge en ce sens : « Mais que dire du boréal, déjà entièrement ficelé dans la légende? » (*MN*, p. 77)

Dans de nombreuses traditions, le Nord est considéré comme la maison des dieux, et devient dès lors la direction où l'idée du sacré est la plus accomplie.

Le mythe, la légende, le conte, semblent être les médias écrits et oraux les mieux adaptés à rendre compte de la spécificité du Nord, si difficile à saisir. Mais la fixation totale est vaine, car le Nord est repoussé toujours plus loin et cette inaccessibilité constitue l'un de

ses avatars divins. Même après avoir franchi tous les obstacles imposés par le désir de donner une image à l'espace, il reste encore cet horizon toujours plus lointain et plus impénétrable. Ou encore, le Nord porte en lui un imaginaire perdu qui appartient au passé et que le poète regrette. Le poème de Jean Morisset intitulé « Salut à toi ancêtre illettré » (*CP*, p. 34) rend compte de ce langage perdu, exalté et désiré.

Pierre Perrault convoque quant à lui le mythe de Thulé et les cartes au statut légendaire :

Les anciennes cartes recueillent et situent les croyances antérieures. La connaissance du monde commence par *une présomption initiale... à l'aurore du savoir et du temps* (Michel Serres), qui est la divinité responsable du ciel, de la mer, de la terre. Comment passer de *l'âge fétichiste* à la carte? De la légende du monde à la légende de la carte? Il n'est pas indifférent que le même mot désigne la croyance d'avant la carte et le savoir de la carte. La connaissance du monde a invoqué la légende avant de légender le savoir. En sorte que la légende a expliqué le monde avant de dérouler, de déplier la carte des pointillés qui résumant tous les voyages. L'homme a rêvé, légendé le monde avant de le parcourir, de le cartographier, de le révéler. Les révélations des écritures précèdent la carte. La carte révèle la réalité travestie par la légende. La réalité de l'univers. (*MN*, p. 149 [l'auteur souligne])

Aussi, face à un univers fascinant, l'écrivain s'en remet à la prière. Dans le poème « Glaces glaces, comment osez-vous », de Jean Morisset, la répétition en début de chaque strophe du mot « glaces » s'apparente à une incantation ancestrale : « Glaces, glaces,/nuages déposés/par des démiurges sans nom/sur l'océan de la conscience,/pour transmettre l'écho sans fond des cimetières évaporés de l'aveu sédentaire. » (CP, p. 24)

Dans un autre poème du même auteur, il est question de la « prière intestine émanant du souffle sacré des orifices chamaniques ». Le poète décrit ailleurs la mémoire ancestrale contenue dans la glace qui ressort par la bouche d'une vieille Inuite chantant les exploits des Anciens. Mythes inuits, mythes grecs ou mythes d'ailleurs servent de signes au pouvoir évocateur et s'entremêlent dans une même logique de désir d'interpréter ces territoires. Jean Désy, par exemple, fait directement allusion à Homère et à la déesse Athéna : « À la pêche, entre les langues de pergélisol, nagent les ombles en rangs serrés. Une déesse aux yeux pers¹⁹ remonte du fond des temps. » (K, p. 21) L'écrivain va même jusqu'à réclamer ces légendes, à la recherche d'une communion chimérique avec la Nature : « Raconte-moi des légendes, Takanaaluk Arnaaluk, accroupi devant les trois soleils d'un parhélie. » (K, p. 44) Considéré comme le premier état de la pensée humaine, le mythe apparaît essentiellement signifiant et constitue un fond anthropologique commun, une autre façon d'appréhender la Nature, une autre façon de l'expérimenter. La voie sacrée se présente alors comme la toute première passerelle de connaissance, celle du premier savoir ou des premiers signes, car

¹⁹ Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, Athéna bénéficie de l'épithète homérique « aux yeux pers ».

« [l]’expérience du sacré est indissolublement liée à l’effort fait par l’homme pour construire un monde qui ait une signification²⁰ ».

Sans aller jusqu’à prétendre que le Nord ne peut être exprimé qu’au moyen du sacré, ce recours à un discours empreint du divin et du mythe est une façon d’appréhender ce territoire et de se l’approprier, ne serait-ce que pour un instant. Le surgissement du sacré lors d’une expédition polaire n’est pas nécessairement la rencontre avec un dieu ou la révélation d’une foi en une religion, mais le sacré de la Nature qui se révèle à l’imaginaire lui inspirant une poésie.

Les concepts tels que la raison et l’imaginaire, le sacré et le profane ou encore l’inconscient et le conscient, qu’on aime opposer, sont pourtant complémentaires et intégrés de manière combinée dans la pensée de l’homme.

L’*homo sapiens* que nous sommes n’est plus seulement *sapiens*, mais aussi *symbolicum*. Il est capable de s’exprimer par des symboles et d’élaborer un langage métalinguistique, celui qui détermine les mythes. Les concepts et les niveaux de réalité jusqu’alors séparés se relient et donnent alors un nouveau sens au monde. L’homme est relié par une géographie mythique aux origines mêmes du monde. Le Nord le renvoie à cette *nostalgie des origines*. Les formes qui apparaissent au contemplateur des terres polaires sont réelles tout en étant simultanément vécues comme immatérielles. Cette terre imaginée, rêvée, une fois expérimentée, reste encore impalpable, et demeure songée.

²⁰ Mircea Eliade, *Fragments d’un journal*, Paris, Gallimard, 1981, p. 555.